

**L'IMAGINAIRE
ET LE RÉEL CHEZ
LES NAVALAIS
DE 1890 A 1990**

Médecin Général Inspecteur (cr)

P.M. NIAUSSAT

*“La patrie de l’imaginaire, c’est le réel”
(Michaël Taylor).*

Dès sa naissance, l’homme est un voyeur : il “bâffre” gloutonnement la réalité du monde environnant : quelle avidité de connaître dans un regard d’enfant ! Cette “voracité” - comme le dit si bien Claudel : *“ce désir de tout connaître afin d’être tout connu”* - ne quitte jamais l’homme au long des réalités de sa vie.

Mais qu’est la réalité ? Peu importe ! Pour chacun de nous elle reste subjective... Jules de Gautier disait : *“Chaque réalité n’est que le fruit d’un antagonisme entre deux forces étrangères, comme la voute ogivale est la résultante de deux poussées égales, mais adverses”*.**

Se pourrait-il vraiment que la réalité vécue par chacun de nous, “notre réalité subjective”, soit la résultante du Réel matériel ou social et de l’Imaginaire, cette curieuse propriété personnelle, fruit plus ou moins conscient de nos sensations, de nos mémoires et de nos actions ?

S’il en est ainsi, il est sans doute intéressant de chercher à percevoir comment cette “tranche de population” que furent les Navalais de 1890 à 1990 a vécu cet antagonisme. Depuis 1890, environ 7500 jeunes gens greffèrent leurs vies et leurs destins sur cette Ecole que les bordelais - et on les comprend - persistent à appeler “Santé Navale”.

On peut considérer, en conséquence, que ces 7500 “Navalais du siècle” ont eu, en raison de leurs devoirs professionnels à la mer et outre-mer, l’opportunité de voir, de sentir, d’apprécier les réalités de “notre monde immense” dans des conditions assez différentes de celles alors habituellement vécues dans le giron hexagonal.

Mais alors, comment ces “témoins” privilégiés ont-ils reçu, puis manifesté dans leur comportement et leurs travaux, les stimuli du réel, de “l’apparence”, les stimuli de ce monde qui, comme le dit Simone Weil, *“ne fait impression que par l’intermédiaire de l’imagination”* ?*** Et, par la suite, comment ont-ils traduit ces impressions ? En bref, quel témoignage en ont-ils laissé ?

Or, quoi de plus “positif”, semble-t-il, quoi de plus “réaliste” qu’un médecin ? Plus encore, qu’un étudiant en médecine, qu’un “carabin” ? On songe au vieil et fabuleux interne de Bicêtre “blanchi aux veilles solitaires”, passant du lit de ses malades aux tables d’ardoise de “chez Morgagni” où les tendons, les muscles et les viscères de ses patients d’hier se tordaient dans la dessiccation post-formolée...

* Claudel (P.) / *Partage de midi*, 1906.

** Cité par H. Bouillier. Victor Segalen, 1961.

*** Weil (Simone) : *Les essais de 1929 : Premiers écrits philosophiques*. NRF, 1988.

Alors le rêve, l'imaginaire, dans une telle ambiance professionnelle, où peut-il se loger ? Les petits faits sont souvent éloquents et le lointain souvenir d'une chanson - de carabins justement - nous revient en mémoire : on y trouve réunis sens pratique aigü, mais aussi romantisme et sensibilité.

Quoi de plus sentimentalement évocateur, en effet, que ces petits vers légers :

*"Fleur de rose, fleur d'épine,
C'est un nom qui coûte cher"...*

La suite de la chanson, certes est plutôt "réaliste", mais on décèle bien, dans ces deux vers, la part de rêve, d'imaginaire inéluctablement mêlée à du réel humain, très très humain...

Ainsi, on perçoit immédiatement cette constante de l'esprit : l'imaginaire et le réel ne sont jamais distincts ; pas d'homme "sapiens" sans activité imaginative et à la limite sans rêves, que ceux-ci soient conscients ou inconscients, vigiles ou en cours de narcose. La "phase d'agitation oculaire", attestée parallèlement par l'électroencéphalogramme et l'électromyographie, prouve que non seulement l'adulte, mais aussi le bébé, sont essentiellement des rêveurs.

"Des rêves dont on se souvient" et qui eux-mêmes, parfois, dans le cours de leur déroulement, "se souviennent" ou plutôt évoquent en cours de rêve des rêves antérieurs... "Je rêvais que je rêvais" : d'emblée, dame Mémoire fait son entrée ; elle ne nous quittera plus !

Les Navalais sont comme tout le monde : eux aussi ont vécu et vivent cette permanente fécondation de leur réalité intérieure par tout ce qu'ils accumulent, grâce à la mémoire, d'associations d'images et de souvenirs. Mais les Navalais, en outre et par définition, voyagent : ils vont loin, ils ont beaucoup vu. En conséquence, ils peuvent avoir beaucoup retenu. Reviennent alors à l'esprit les vers de Baudelaire :

*"Etonnants voyageurs ! Quelles nobles histoires nous lisons dans vos yeux profonds
comme les mers !
Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires, ces bijoux merveilleux, faits d'astres et
d'étoiles*

...

Dites, qu'avez-vous vu ?"

On connaît, bien sûr, la décevante conclusion du poème :

"Aux yeux du souvenir, que le monde est petit !"

Et pourtant, malgré les déceptions, tout homme, quel que soit son âge, reste toujours "un enfant amoureux de cartes et d'estampes". Cela explique sans doute un peu cette explosive "mode de l'exotisme" si caractéristique des dernières décennies du siècle précédent, mode où les marins et parmi eux les médecins de marine et des colonies se révélèrent orfèvres.

Mais ni l'exotisme, ni l'esthétisme ne rendent compte de l'imaginaire. Ils n'en sont que facettes superficielles. Aussi bien, avant d'en envisager l'éventuel rôle, il serait sans doute raisonnable d'essayer de préciser ce qu'est l'imaginaire car, pour ce qui est du réel, tout un chacun croit, bien sûr, en avoir l'expérience intime... tout en sentant bien, plus ou moins confusément, que ce réel puisse cacher autre chose.

Et c'est là, peut-être, que réside le noeud du problème : cet intime sentiment d'insatisfaction que tout être humain éprouve, même s'il refuse de se l'avouer, cette "quête" d'un bien distant, ce "besoin de grandeur", toujours "en partance avec le désir", se manifeste chez l'homme jeune par une dynamique espérance, l'espérance d'autre chose, "de mieux pour soi", l'espérance d'un bien "ailleurs qu'en soi-même". Au sens étymologique, trivial du mot, celui qui espère n'est pas "content" : son désir est vide de ce qu'il aime. Or, *"l'homme et son désir ne font qu'un"*.*

Cette incomplétude, ce besoin d'espérance, vient de loin. Il a pris image dans le paradis de l'enfance, jardin comblé de tout bonheur, au début avec le lait de la mère, puis jardin-paradis qui peu à peu, au fil de l'âge, ne sature plus la vie, mais laisse pour toujours son indélébile besoin de plénitude.

* Bruckberger (RL) : Ligne de faite, 1942.

Heureusement, la faculté d'imaginer et la mémoire sont là et vont prendre le relais, colorant plus ou moins les contacts avec le réel. Dans une recherche gratifiante, personnelle, de cette plénitude toujours désirée, elles vont féconder les conséquences de ces contacts, c'est-à-dire déterminer l'action : car il n'est pas de prise de conscience de réalités senties et consciemment intégrées, il n'est pas d'immédiat perçu, sans un minimum d'action, au moins projeté imaginativement.

Et l'action suit, inéluctablement, car le destin de l'homme est "d'accomplir" autant que faire se peut et non pas seulement de penser : *"Un rêve sincère doit être réalisé et le drame c'est que toute sincérité s'incarne dans le risque".**

Ce désir d'anticipation, cette faim imaginative permettant de s'adapter à tout et partout, c'est l'imagination créatrice, qui fait les savants, plus encore les poètes, pourchassant sans trêve leurs pulsions imaginantes et leurs phantasmes. Rimbaud poursuivant jusqu'à la mort, à travers le Harrar et l'Arabie, une imaginaire victoire sur la malchance, en est sans doute une illustration typique.

Comme enchaînées les unes aux autres dans *"cette chambre d'infinie vision qu'est le cerveau"**** on accroche donc "imagination-mémorisation-action". Mais une telle séquence ne deviendra perceptible à autrui que si elle se manifeste : "avoir de l'imagination" n'est pas tout ! Il faut la faire servir, il faut créer.

Y a-t-il une limite aux domaines où se manifeste la puissance imaginative ? Il n'y a point de limite. Comme l'a dit Baudelaire, notre "esprit n'est pas un gouffre moins amer" que les abîmes océaniques ; l'immensité du désir et de la curiosité, vraies boutures de l'imaginaire, est aussi vaste, aussi illimitée que le cercle parfait, et toujours repoussé, de l'horizon marin.

Pierre Guillaume, plus connu sous le nom de "crabe tambour", l'a bien exprimé : *"Il y a deux domaines, dit-il, où aventure et liberté se rejoignent pour l'accomplissement des plus hauts rêves : la mer et le désert"*. Traduisons : la mer et l'outre-mer. Et il est vrai qu'au sein de ces infinis, les curiosités s'aiguisent et les désirs s'exacerbent.

Curiosités qui, bien sûr, peuvent se cristalliser dans un exotisme de pacotille ou se perdre dans le labyrinthe des phantasmes de l'érotisme mais qui, à un niveau plus élevé, s'incarneront dans l'effort : efforts de la recherche scientifique, de l'art ; efforts des approfondissements métaphysiques et même mystiques ; tous efforts nés de la soif de savoir, de comprendre, de connaître et finalement d'aimer...

Ainsi s'impose une donnée de fait, inéluctable bien que pour chacun strictement subjective : Réel et imaginaire, frères indissociables sont, en leur instinctive satisfaction, facteurs de risques, d'efforts et parfois même de sublimation. C'est le prix à payer pour s'y épanouir.

Or, pour un homme jeune à l'orée d'une vie, le choix de son destin implique imagination mais aussi anticipation du réel : juste appréciation entre les désirs et les possibilités, à la fois mesure et audace.

Santé Navale était là ! Voici donc, en cette fin du XIXe siècle, des générations de jeunes gens qui décident de mettre l'imaginaire de leur adolescence à l'épreuve de l'âpreté d'une carrière médicale et maritime. Bien entendu, les résultats furent divers : il y eut des déceptions certes, et même dans le "vent jaune" de Pékin ! Mais à côté, combien de moissons étonnantes, combien de personnalités originales, étrangement brillantes !

Est-il possible, en peu de mots, d'en prendre conscience et de juger de l'enrichissement que cent années d'épanouissement navalais ont apporté à notre patrimoine ? Il convient de s'y essayer, mais il importe d'abord de noter que le XIXe siècle, puis le XXe à son début, ont été des siècles privilégiés quant à l'activité intellectuelle : époques d'intense besoin de "sensorialisation" - et c'est la littérature "naturaliste" etc. - mais aussi de contrôle de ce bouillonnement d'imaginaire par l'épreuve du raisonnable, du positif et c'est la montée explosive de la recherche scientifique.

* Laborit (H) : *Eloge de la fuite*, 1976.

** de Chazal (Malcolm) : *Sens plastique*, 1985.

Un des meilleurs critiques de Victor Segalen, à la lumière de l'oeuvre de ce dernier, a bien précisé cet aspect de la psychologie du siècle :

"Quand le poème et le voyage, dit Michael Taylor, se trouvent (...) mêlés, quand la contrainte du réel et la liberté de l'imaginaire sont (...) intimement liées (...), quand le voyageur est capable de s'avancer du même pas dans le monde de l'espace et dans le monde de l'esprit, alors se trouvent miraculeusement réunies les conditions d'une oeuvre exceptionnelle".

"Toutes choses égales par ailleurs", ces contraintes et ces libertés furent, analogiquement, à peu de choses près, les conditions de vie et de travail, d'épreuves et de joies que connurent les praticiens "navalais".

Combien il serait maintenant agréable de "passer aux exemples", de réunir ici quelques éloquents "biographies navalaises", témoignant bien clairement de notre propos ! De repérer, au long du siècle, quelques uns de ces "prototypes de l'imaginaire" que sont poètes et artistes, mais aussi savants illustres !

Y en eut-il dans les rangs des Navalais ? A première vue, pas de "monstres sacrés" : aucun Rimbaud, aucun Jean de la Ville de Mirmont, aucun Baudelaire penché à la rambarde du "Paquebot des mers du sud". Aucun ? Si, au moins un, maintenant considéré souvent comme l'égal d'un Saint-John Perse : **Victor Segalen**.

Mais bien d'autres aussi, d'envergure peut-être moindre, et très nombreux, trop nombreux pour qu'on puisse les citer tous : il faudrait pour cela écrire une véritable "histoire littéraire" de Santé Navale ! Pour rester raisonnable, il sera d'ailleurs nécessaire d'être bref sur les quelques noms qui nous viendront sous la plume car, c'est un fait, ce "siècle navalais" a été, en tous domaines, d'une richesse culturelle immense.

Donc et dans le désordre, lançons quelques noms qui évoquent, en une suite de poèmes vibrants de couleurs, les chaudes images que leur a prodigué l'océan ou "l'ailleurs" : Charles Gausson, Plazy, Lestrade, Jean de la Gineste (J.B. Mazet), André Delage et tant d'autres encore... Simone Weil a écrit à propos de Stendhal : *"L'image consiste à rapprocher ce qui appartient à l'homme de ce qui appartient aux choses".**

Alors, pour d'anciens Navalais, pour d'anciens bordelais qui ont laissé un peu d'eux-mêmes dans "la grande ville au bord du fleuve", peut-il y avoir meilleur rapprochement entre la chaleureuse mémoire d'un coeur ébloui par la mouvante beauté du fleuve que ces vers de Pierre Lestrade :

*"O ma ville couchée vers la Porte océane,
bandant l'arc de ton fleuve aux vaisseaux fabuleux.
Des mouettes, jadis, criaient dans les cordages,
un poète maudit rêvait au bastinage,
les grands mâts se penchaient sur tes clochers brumeux..."*

Combien cela, tout cela, nous appartient vraiment et reste notre bien charnel, et combien cela éveille puissamment les mille échos du réel de la ville !

Qui donc, du poète, de l'écrivain ou du peintre, traduira le mieux "le dilemme esthétique de l'imaginaire et du réel", comme l'amiral Jean Lartigue - le compagnon d'exploration de Segalen en Chine - l'écrivait ?

Qui est donc plus proche de l'imaginaire ? Peut-être le "savant", le chercheur scientifique, inconditionnellement plongé dans l'exploration des phénomènes qui pour nous sont la trame du réel ? Peut-être même, plus encore, "l'homme d'action" ?

A chacun sa sensibilité, à chacun sa "saisie" du monde ! Simone Weil, encore, souligne pertinemment... *"qu'il n'y a pas de sentiment de réalité sans amour et que cette liaison est à la racine du Beau".**

Là est peut-être le secret des peintres.

Or, le nombre et surtout le talent des peintres "anciens Navalais" montrent bien que, pour avoir si constamment prodigué autour d'eux, par leurs toiles, leurs gouaches, leurs aquarelles, tant de beauté, c'est qu'ils ont beaucoup aimé les vibrations chromatiques des lointains qu'ils connurent.

* Weil (Simone) : *Dissertation sur Stendhal*, 1926.

Peintres, poètes sont proches les uns des autres : un peintre est toujours un peu poète ; réciproquement un poète, un écrivain, un peu peintre... Rappelons-nous Loti, certes, mais aussi Segalen de la "Grande Statuaire chinoise". Tous nos peintres, ou presque, sont peintres de plein air, figuratifs le plus souvent, parfois portraitistes.

C'est surtout après la première guerre mondiale qu'ils apparaissent : Fernand le Chuiton, André Hébraud, Yvan Verd, Robert Bellec et Horace Cristol, ce dernier officiellement "peintre de la Marine". Il est le peintre des romantiques croisières du passé et des escales d'antan, comme son ami Yvan Verd l'a bien noté : "*Le temps passé, son merveilleux pinceau de peintre savait le retrouver, car l'oeuvre du jour semblait déjà avoir la poésie de la confiance d'hier*".

C'est bien là, en effet, le merveilleux pouvoir des arts plastiques : chaque toile est un peu la madeleine de Proust. Un détail infime, parfois un seul bijou saisi au vol dans l'éclair d'un coup d'oeil, suffit au peintre comme au poète pour faire voguer plus loin, plus au large, son imaginaire...

On ne saurait oublier Jean Bernard, lui aussi "peintre de la Marine", dessinateur à verve caricaturale remarquable. Qui ne se souvient des fameuses "charges" des grands "patrons" bordelais d'entre les deux guerres, et surtout de la célèbre "Inspection" où un pompeux état-major de légende, escorté par le très digne Kiki, se détache sur les silhouettes un peu brumeuses des élèves présentant les armes, sous les tilleuls poussiéreux de la grande cour de l'Ecole ? Ce sacro-saint rite militaire des samedi après-midi en fut, grâce à lui, immortalisé.

Un étonnement, maintenant : pourquoi, à notre connaissance, si peu de sculpteurs parmi les Navalais... Pourtant sculpture est chirurgie et chirurgie un peu sculpture ! Il y en eut cependant et aussi des graveurs : Aubin et Hubert Depoutre, qui fait revivre par son ciseau les hommes et les femmes de la Grande Ile.

Mais si les créations des peintres, sculpteurs, graveurs sont, dans une certaine mesure, liées à la technique, à la dure réalité de la matière, il ne faut pas trop croire que les musiciens en soient quittes : avant que leurs rêves coulent, s'enflent, s'amplifient, triomphent puis décroissent avec la mélodie, comme le cor d'Obéron dans les futaies d'une forêt enchantée, il faut d'abord penser rythme et mesure, structure mathématique, timbre, etc...

Tout cela, et leur imaginaire aidant, de nombreux Navalais l'ont fait. Nous citerons encore, au passage, Victor Segalen, son amitié avec Debussy, ses essais musicaux : "Siddartha", "Orphée-roi", ses travaux sur les synesthésies ; mais aussi et avec lui de nombreux compositeurs et exécutants : Georges Varenne, qui mettait les vers de Segalen en musique, et puis un Navalais assez original, Gaston Viguier, qui vers 1927-1928 composa un opéra, *Donna Giovana*, dont il dirigea lui-même l'ouverture dans l'auditorium d'une grande salle bordelaise...

Et aussi Fernand Merle, Jean-Louis et sa "band" style Nouvelle-Orléans ; et comment ne pas évoquer tous les "Aiglons" et parmi eux ce fameux "Marchand de rêve" dont la musique était due à Hourlier et à Jean-Louis ? Il y eu des originaux de génie, ainsi ce Navalais-pharmacien, féru de modélisme naval mais qui, un jour, changea d'amure et construisit une guitare en allumettes, très musicale, sur laquelle il fut exécutant, mais aussi compositeur et dont l'oeuvre fut enregistrée...

La musique sacrée, elle aussi, enflamma l'imaginaire navalais : Philippe Renon et Philippe de Rousiers composèrent, vers les années 1960, une messe entière - choeurs, orgue et trompette (Dominique Ducassou) - qui a profondément marqué, par son ampleur, sa spiritualité, en un mot sa splendeur, les privilégiés qui l'ont entendue.

Les médecins ont en commun avec les peintres et les musiciens une excellente coordination neuro-motrice ; or, les artistes sont, pour une part, des manuels ; et ils le savent bien... Les médecins aussi. Cette rigueur nécessaire du geste à travers la réalité de la matière implique, par elle-même, une auto-régulation exigeante entre réel et imaginaire.

Chez "l'homme de lettres" cette exigence diminue, l'épreuve du graphisme par lui-même étant, gestuellement, assez peu contraignante. C'est plutôt la mémoire qui, chez l'écrivain, joue un rôle modérateur sur l'imagination, car toute mémorisation "constructive", créatrice, exige un "retour en attention" ou retour à l'effort. On l'a dit : "*C'est le principe du souvenir, on ne se souvient que de ce qu'on a surmonté*".*

* Weil (Simone) : *op. cit.*

Là se trouve peut-être une certaine justification de l'exotisme : les romanciers navals, ceux du moins de ce siècle, ont en effet montré qu'on ne peut décrire avec le ton du "vrai" que ce que l'on a soi-même vécu, subjectivement certes, mais néanmoins contrôlé objectivement par l'épreuve du quotidien.

Les écrivains navals ! Segalen, bien sûr, et son énigmatique personnalité, tient le devant de la scène. Mais les muses ont aimé l'Ecole et nombreux sont ses anciens élèves qui ont confié à la feuille blanche leur imaginaire. Citer des noms c'est, par la force des choses et bien malheureusement, en trahir beaucoup :

Pierre Lestrade et les Marquises, Pierre-Noël Delatte et Nouméa, ses problèmes sociaux, sa trop grande modernité ; mais aussi Jean Durieux et son "Bal du 20 janvier" ; mais aussi Albert Gervais et son délicieux "Une fille de Han". Combien il avait, dès 1930, bien compris l'évolution de la Chine, déjà en pleine mutation cryptique, cette Chine inattendue, parfois brutale, mais d'une poésie sévère et éternelle... René Trautmann et Fernand Merle, évocateurs de l'Afrique noire, cette Afrique noire où les médecins, pourtant alors immergés dans un exotisme vigoureusement coloré, étaient loin de vivre en esthètes...

Et combien d'autres noms, oubliés ou tout simplement ignorés parce que, par modestie, ils ont laissé dormir au fond de leurs cantines les souvenirs d'antan...

Par définition "collés" au réel, mais sachant cependant utiliser l'imagination pour rehausser, sans les déformer, les réalités de l'histoire, un bon nombre d'anciens Navals ont adoré Clio :

Le médecin général Félix Brunet fut l'un des grands hellénistes du siècle : sa traduction intégrale, en quatre volumes, des oeuvres médicales d'Alexandre de Tralles - le médecin de Justinien et de Théodora, le compagnon d'armes, à la mer et en Italie, de Bélisaire et de l'amiral-eunuque Narsès - fait autorité.

Le médecin général Adrien Carré doit être considéré comme le "redécouvreur" de l'histoire médicale maritime. Sa truculente - mais pertinente - érudition lui permet d'exposer avec éloquence bien des aspects divers de l'histoire des médecins-marins et des marins tout court.

Le médecin général, recteur d'université et ancien doyen des facultés de médecine d'Hanoï, Abidjan et Rennes, Pierre Huard fut notre maître à tous en ce qui concerne l'histoire vietnamienne et les civilisations des peuples de la péninsule indochinoise. Son oeuvre d'anatomiste, ses écrits d'historien du sud-est asiatique, son dévouement à la cause franco-vietnamienne au moment des heures sombres du Tonkin, font de lui le symbole de l'attachement profond de notre Ecole aux populations et aux civilisations du Viet-Nam, du Cambodge et du Laos.

Hervé Cras, très connu sous son pseudonyme de Jacques Mordal, issu d'une longue lignée de médecins de marine bretons, cousinant avec l'amiral-musicien Jean Cras et avec la famille Segalen, se révéla, après la deuxième guerre mondiale, comme un historien de la mer internationalement apprécié.

Il ne faut surtout pas oublier une oeuvre à la fois historique et éthique, unissant une totale impartialité à une documentation objective sans pitié : le livre de François Bayle "*Caducée contre croix gammée*" est un ouvrage de référence internationale. Il rappelle, à qui serait tenté de l'oublier, l'orgueil immonde des médecins des camps nazis mêlant un imaginaire de névrose à un réel abominable.

Avec Hervé Cras, nous étions tout à l'heure sur les rives de la Penfeld ; nous y retrouvons la jeunesse brestoise de Victor Segalen ; il est bien possible, sinon probable, qu'une grande partie de son imaginaire y ait trouvé ses racines mémorisées.

Victor Segalen, sorte de "monstre sacré" dans l'histoire de l'Ecole... On le sait, il excellait dans toutes les disciplines : il fut romancier, poète, musicien et compositeur, philosophe, explorateur, archéologue et même, contrairement à ce qui a pu être écrit, médecin compétent et dévoué : ne remplaça-t-il pas, volontairement, Mesny décédé à Kharbin lors de la grande peste de Mandchourie ?

Peu d'hommes ont réuni une telle synthèse de dons. Mais il est peut-être le seul à avoir sérieusement cherché à contrôler la valeur de son imaginaire en le soumettant à l'épreuve voulue, ascétique, du réel le plus dur, le plus contraignant.

On sait sa découverte de Gauguin aux Marquises ; on sait ses efforts de réhabilitation des traditions maoris - et ce furent les *Immémoriaux* - on sait son grandiose témoignage de l'épopée cosmique du Fils du ciel - et ce sont ses magnifiques proses rythmées et ses poèmes : *Stèles*, *Odes*, *Tuiles*, etc. - on sait ses explorations archéologiques en Chine et qu'il a chanté l'épopée des Han...

Au fait, Segalen appartient-il encore au seul patrimoine navalais ? N'est-il pas plutôt, déjà, entré dans le patrimoine culturel de tout un chacun ? Parler de son oeuvre et de son imaginaire est une gageure. Il reste la possibilité de le laisser lui-même expliquer sa démarche.

A Pékin, en janvier 1914, Segalen écrivait à Jules de Gaultier les lignes suivantes, que l'on peut considérer comme une "hypothèse de travail" préliminaire à un contrôle expérimental. En l'occurrence, ce contrôle, ce sera sa longue marche vers le Szeu-Tchouen, contrôle "à force des muscles et de la volonté", d'où sortira l'admirable *Equipée* :

"Mon voyage prend décidément pour moi la valeur d'une expérience sincère : confrontation, sur le terrain, de l'imaginaire et du réel. La montagne vue par le poète et la même, escaladée par celui à qui elle barre la route, et qui trouvera de l'autre côté du col, après dix heures d'étape, à manger, à dormir et peut-être - mais s'en préoccupera-t-il ? - le bien être surajouté d'un beau spectacle. Et le fleuve, courru sur les eaux et non pas sur une carte, de la source à l'embouchure".

"Ensuite j'aurais acquis, je l'espère, le droit de me prononcer ; au moins à incliner du côté fictif - souvenir et combinaison de tête - quand mes os et mes muscles auront donné ce qu'ils doivent. Je vais chercher, au prix de dix mois d'efforts et de courses, le droit personnel au repos replié, à la longue méditation concentrique, sans but. Même le prétentieux de ces mots se pardonne au regard du concret de ce qui va suivre".

Ainsi, ce Navalais des années 1902-1905, cet amateur de sensations multiples, fêru de "synesthésies", cet avocat de l'exotisme et du "divers" que d'ailleurs il élaguera rigoureusement plus tard, cherche alors (1914) à faire passer "l'exote" trop soumis à son imaginaire au feu des épreuves, tant celles de la souffrance du corps que celle, morale, de la lassitude, de la satiété qui, avec la fatigue, envahit la conscience, celle d'une volonté à la limite de rupture en raison de l'opiniâtre, inéluctable, résistance de la matière. C'est bien le trinôme de Valéry : "Corps, Esprit, Monde".

Mais Segalen se rend bien compte que, dans le "double jeu" alternant de l'imaginaire et du réel, tout est ambigu... Cet effort de probation, ce "pèlerinage dans l'action", bien qu'il n'ait été clairement formulé par Segalen que lors de la préparation de l'expédition "trans-Chine" avec Gilbert de Voisin et Jean Lartigue, il y a longtemps qu'il y pense et qu'il en espère une réponse. Qui va gagner, dans sa psyché, dans ses souvenirs : le "passé-imagination" ou le "réel-immédiat" ? Il le sait bien : ni l'un ni l'autre, puisqu'ils sont l'un et l'autre.

De ces deux faces de la même médaille, de ces deux fragments du symbole dont le rapprochement fait l'efficace de l'esprit humain, Segalen a d'ailleurs donné une analyse éloquente, au jour le jour, et presque même d'heure en heure dans son énigmatique roman "René Leys".

Une première lecture de "René Leys", seul vrai roman de Segalen - mais au fond est-ce un roman ou un essai psychologique qui n'ose s'avouer ? - est surprenante. Elle amène à se poser mille questions, non au sujet des personnages en scène, mais bien plutôt au sujet du narrateur, Segalen lui-même.

On éprouve le besoin d'une relecture. On s'aperçoit alors que l'auteur, adroitement, a réalisé dans son ouvrage une sorte d'analyse "en miroir" du réel et de l'imaginaire, mêlant leurs facettes chez les deux protagonistes. Et cela dans une durée précise : les quelques mois de la chute de l'Empire mandchou ; et dans un espace restreint : la Ville interdite.

Si bien que l'on pense aux trois unités classiques et, si l'on songe en plus aux quelques rares autres personnages secondaires qui y jouent les rôles des confidents, on dirait presque que ce roman a quelque chose de racinien, et rappelle cette fameuse notion de "l'antichambre" chère à Roland Barthes, antichambre où se concentrent problèmes et angoisses.

De fait, René Leys c'est, en chair et en os, l'imaginaire de Segalen : il est d'abord Segalen séduit, Segalen crédule. Puis peu à peu il devient Segalen soupçonneux, Segalen critique : c'est le réel rétabli "in extremis" par l'analyse approfondie du comportement de René Leys.

"René Leys" aurait pu être une fiction historique romanesque, "René Leys" aurait pu être un roman policier... "René Leys" est tout cela mais, en plus et surtout, Segalen en cavalier confirmé, serrant les doigts petit à petit sur les rênes de son imaginaire, en a fait une étonnante évocation du double jeu incessant de ce double pilier de l'esprit.

Ces efforts de clairvoyance, de critique de son imagination, si séduisants qu'ils aient été, furent sans doute éprouvants pour la psyché de Segalen lui-même. Car il s'approche du gouffre, de la caverne et de ses ombres. Il en soupçonne d'instinct le danger. Il va plus loin et précise :

"Si le réel détruit l'imaginaire, ou l'imaginaire le réel, s'il faut en fin d'expérience renoncer au double jeu plein de promesse sans quoi l'homme vivant n'est plus corps ou n'est plus esprit, alors (...) c'est la catastrophe !"

Affirmation, donc, de la nécessité pour l'homme du "double jeu" de la matière et de l'esprit. Cette nécessité, profondément ressentie par lui et ancrée en lui, lui a-t-elle paru bouleversée, narguée, rendue dérisoire par la négation de toutes les valeurs spirituelles que la "grande guerre" opposa brutalement aux hommes d'occident ? A-t-il pu penser, à la suite des déceptions de tous genres que 1914-1918 lui apportèrent, que sa structure mentale, ses rêves, sa "liberté d'être lui-même" n'étaient que songes, qu'idéalisme verbal ?

S'est-il senti acculé à renoncer à ce "double jeu" qui fondait sa vraie vie, psychique ? N'est-ce pas alors un peu de désespérance qui s'est glissée dans son âme, qu'il voulait hautaine, de poète ? Mais alors la bizarre, mal expliquée perte de vitalité des derniers mois de sa vie, "cette vie qui s'échappa" de lui jusqu'au drame de la forêt d'Huelgoat en 1919, ne serait-elle pas, au moins pour un peu, conséquence des désillusions, névrosantes pour lui, que le réel et surtout celui du suicide européen de 1914, infligea à son "imagination-action" ?

Il est un autre domaine de la confrontation de l'imagination et des réalités où les "Navalais du siècle" ont beaucoup apporté : les sciences biologiques, la recherche scientifique. "L'école navalaie" y a brillé au cours du siècle et elle y brille encore. Peut-être justement parce que, par vocation consciente ou inconsciente, le Navalais, à la fois médecin et "exote" (au bon sens "Segalen" du terme !), marie en lui le goût d'examiner sans préjugés le réel, mais aussi de le prolonger, ce réel sensorialisé, par une démarche imaginative et réflexive qui souhaite "anticiper", aller plus loin dans le "comment" des phénomènes perçus.

La "moisson scientifique navalaie" est considérable. Que de noms, que de trouvailles cliniques ou biologiques ne faudrait-il pas citer ici ! Pour être vrai, il faudrait évoquer toutes les victoires cliniques, prophylactiques, parasitologiques, biochimiques, immunologiques, neuro-psychologiques et aussi physico-chimiques qui s'articulent, avec une "fourchette" approximative de quatre décennies, autour de l'an 1900 ! Et citer tellement de noms : Le Dantec, Brumpt, Mathis, Floch, Laigret, Hederer, Cazamian, Dufau-Cazenave, Badré, Guillermin, Hesnard, Vaucel, Sanner, Girard, Robic, etc... Nous en choisirons un seul : Louis Tribondeau, qui couronne le tournant du siècle et nous semble exemplaire de tous les autres.

Louis Tribondeau (1872-1918) médecin de la Marine mort pour la France à Corfou à la fin de la "grande guerre", est l'exemple à la fois d'un imaginaire bien canalisé par une rigoureuse méthodologie scientifique et d'une vie fidèlement soumise à sa vocation militaire. Sa découverte, avec Fontana, d'une nouvelle et excellente technique de coloration des spirochètes, le montre assez.

Le "Fontana-Tribondeau" est, certes, une découverte d'importance au plan pratique, mais lorsque plus tard, avec l'illustre Bergonié, Tribondeau formule en radiobiologie la "Théorie de la cible" (Loi de Bergonié-Tribondeau) qui permet de comprendre, au moins partiellement, les ravages intra-cellulaires provoqués par les rayonnements ionisants, alors on voit bien que l'imagination créatrice a pris, chez lui, "le dessus" et l'a conduit, d'observations en déductions puis inductions vraiment "imaginatives", à une synthèse abstraite.

Sera-t-il permis de faire comparaître ici un "imaginatif" scientifique encore vivant ? Ce n'est pas la coutume mais, en ce domaine, il paraît difficile de ne pas nommer Henri Laborit. Sa pensée toujours en mouvement, sa rapidité associative et l'abondante moisson - certains diraient l'excessive

moisson - qu'il en tire, depuis la pharmacologie clinique jusqu'aux phénomènes comportementaux et à la socio-biologie, semblent de sa part participer d'un jeu, d'un défi d'ailleurs insupportable à certains, mais pourtant manifestement fécond et efficace.

Pour être simplement équitable, il faudrait encore citer tellement de découvertes, tellement de travaux, tellement de noms d'anciens Navalais ! Ne serait-ce que tous les "pastoriens" sortis de l'Ecole, qui ont vivifié de leur imaginaire créateur les Instituts Pasteur répandus dans le monde entier ; ne serait-ce que tous les chimistes et physiologistes de la Marine moderne, dont on ne parle jamais et qui ont rendu possible la plongée profonde, la vie au long cours en espaces strictement clos, et l'utilisation maritime de l'énergie atomique en toute sécurité.

Il faudrait aussi évoquer les grands imaginatifs de l'action et ceux du dévouement aux frères humains souffrants. Car il n'y a pas de meilleur champ d'activité, pour un imaginaire généreux, que la réalité humaine telle qu'elle apparaît souvent douloureuse, "à la base". Dans le domaine caritatif et même mystique, l'Ecole n'est pas absente : pourquoi ne pas évoquer, à titre d'exemple, ce gynécologue brillant, médecin principal qui, en pleine carrière, fit le choix absolu et entra dans les Ordres ? Il n'est sûrement pas le seul.

Il serait aisé, trop aisé, de multiplier les noms, les personnalités navalaises d'hier qui ont, souvent au prix de leur vie, apporté une immense "valeur ajoutée" à notre patrimoine humain : les noms des savants ou des héros brodés sur les fanions des promotions des élèves rempliraient les pages d'un martyrologe. Citons plutôt ces quelques vers, si chaleureusement évocateurs, d'un poète de l'outre-mer. Ne disent-ils pas assez, dans leur émouvante simplicité, l'anonyme dévouement et le destin obscur, mais généreusement constructif, de tant d'entre eux ?

*"Il était parti pour les isles
fort de son rêve aventureux.
Mais le rivage était hostile et les fièvres tissaient leurs noeuds
...
On l'enterra contre la plage
face à la mer et face au ciel
...
Mais qui donc repose à Foulpointe ?
Il était médecin du roi
sur un vaisseau nommé "Absinthe"
Priez pour lui,
Priez pour moi"...**

Nous l'avons vu, l'imaginaire est la conscience réfléchie, mais magnifiée, du réel. Ou plutôt c'est la même chose. Il n'y aurait pas de réalité "connue d'être connue" si l'imaginaire-mémorisé n'était pas là pour la prendre en charge et, en la modifiant plus ou moins, nous la "commenter à nous-mêmes".

En conséquence, on ne connaît bien, on n'assume bien, dans le réel, que ce que l'imaginaire a déjà "reprographié" et modélisé. Ses racines viennent de l'enfance et même, du moins pour certains, des vagues sensorialités perçues dès le sein maternel.

L'homme ne résiste pas plus à son imaginaire que l'enfant à son intense activité ludique. Seulement, il justifie et satisfait plus ou moins sa "quête de la Licorne" par l'action et la création, qu'il désire d'ailleurs gratifiante pour lui. L'art, la science, l'activité altruiste, mais aussi parfois - hélas - la domination et la violence (a-t-on pensé à l'imaginaire d'Adolf Hitler ?) en seront les témoignages et les résultantes.

* *Vulpillières (de) : La quête des âmes errantes, 1979.*

Cette "quête de la Licorne", il est évident que des générations de Navalais en ont brûlé, et cela d'autant plus ardemment que "notre monde immense" leur était ouvert.

"Tant plus l'homme voit, tant plus il désire voir" disait Jacques de Villamont en 1598. Voir, c'est-à-dire connaître... La "geste navalaie" en a témoigné : Santé Navale fut partout présente, non seulement dans l'espace géographique mais aussi, et plus pérennément dans l'espace créatif de l'esprit. Et ça n'est pas un mince héritage qui échoit à Bordeaux avec son Ecole !